

Coubertin, dans un certain sens, est témoin et acteur privilégié de la seconde révolution industrielle, dont il exalte les prouesses technologiques, les progrès industriels, et les conquêtes coloniales. Il ne cessera durant sa vie de prôner les vertus d'une démocratie libérale et cosmopolite, expression politique de cette révolution. Mais, homme sensible et tête froide, il dénoncera les tares sociales du système et tentera d'y porter remède par une "réforme de l'éducation de l'adolescent du XXe siècle".

Non sans quelque naïveté. Et beaucoup d'utopie.

La réforme de l'Éducation, priorité des priorités

Dans son "allocution aux Coureurs d'Olympie-Berlin" (1936), Coubertin rappelle : "Cinquante ans ont passé depuis ce jour de 1886 où, écartant toute préoccupation d'ordre personnel, j'ai voué l'effort de ma vie à la préparation d'un redressement éducatif, convaincu que nulle stabilité politique ou sociale ne pourrait être obtenue désormais sans une réforme pédagogique préalable".

UN CONSTAT

- En 1880, la France, inquiète, n'est plus la première nation d'Europe. Ecrasée par la Prusse en 1870, elle a dû faire face à une révolution ouvrière radicale (la Commune de Paris). Dans la conquête des marchés, l'Angleterre, et l'Allemagne la devancent largement.

- Pour Coubertin, aucun doute: la faute en incombe à une éducation napoléonienne désuète qui corsette les esprits et les corps, et continue d'empêcher le jeune collégien français d'être l'artisan de son propre destin et de servir la grandeur du Pays.

OU TROUVER UN MODELE ?

Ni dans le "drill" prussien, ni dans l'éducation scandinave - par trop luthérienne. Reste le modèle anglo-saxon, que Coubertin a abordé par le biais de lectures et des leçons de Sciences-Po.

LE VOYAGE EN ANGLETERRE

A vrai dire, Coubertin ne balance pas. Il sait où il doit aller. Ses lectures enfantines ("La vie de collège de Tom Brown"), la connaissance de l'œuvre de Taine ("Scènes de la vie en Angleterre"), les discussions avec Austen Chamberlain, son condisciple de Sciences Po, l'ont convaincu: la terre promise de l'éducation se trouve dans les collèges anglais.

En 1883, malgré l'anglophobie régnante, il visite des public-schools : Oxford, Cambridge, Wellington, Harrow, Charter, Eton, mais surtout Rugby, où l'attire la renommée pédagogique de Thomas Arnold.

Coubertin va à l'essentiel: pourquoi la Grande Bretagne est-elle la première nation à avoir conquis les pôles et les Indes ?

- Parce que, constate-t-il, les "boys" sont actifs et entreprenants.

Coubertin et les questions de société

Pourquoi les jeunes anglais sont-ils conquérants ?

- Parce qu'ils n'ont pas besoin de tuteurs pour se rendre "maître(s) et possesseur(s) de la nature" : parce qu'ils sont des hommes libres, soucieux de responsabilité envers eux-mêmes et envers la société.

Où acquièrent-ils de telles dispositions physiques, morales et de caractère ?

- Au collège (Coubertin en a la confirmation à Rugby)

LE COLLEGE ANGLAIS, LIEU DE SOCIALISATION DE L'ADOLESCENT

A Rugby, le collégien est libre, dans le cadre défini (et accepté), d'une société hiérarchisée, recréée à l'image de la vie civile hors les murs.

Liberté de parole, d'écriture, de réunion, rien n'est interdit, dans le respect des bonnes mœurs. Liberté d'association: groupements caritatifs, chorales, mais surtout club sportif, créé, organisé, géré par les collégiens, sans intrusion hiérarchique contraignante.

Arnold, qui n'était pas sportif, a eu le génie de comprendre combien, en vue de rénover l'éducation morale et religieuse du collégien britannique (but suprême de son sacerdoce), les jeux athlétiques, les sports de balle - tel le soccer, ou "le football-combination"- pourraient lui être d'un grand secours.

Coubertin, rentré en France, n'aura de cesse d'alerter les hommes politiques, l'opinion publique - par voie de presse, de réunion -, en vue de modifier les structures éducatives du collège français. Il échouera en partie, même s'il réussit, de façon détournée, presque clandestine, à faire se créer à Paris, en province, de nombreuses associations sportives scolaires. Mais l'opinion (Eglises, Faculté de Médecine, Parents) ne suit pas. Pour secouer l'apathie ambiante, il en viendra, on le sait, à envisager de créer un choc dans l'opinion: et ce sera l'annonce de la résurrection des Jeux Olympiques.

LA REFORME DE L'EDUCATION

Car les Jeux ne sont qu'un prétexte pour Coubertin, une partie (certes importante), mais une partie seulement de son œuvre pédagogique.

Coubertin se veut réformateur de l'éducation, et d'abord, il entend être ainsi reconnu par la postérité. (On sait combien l'arbre olympique cache l'immense forêt pédagogique coubertinienne !)

1 - La gymnastique utilitaire pour tous durant l'enfance, et pour les moins forts physiquement:

Les enfants, et les femmes, sont des êtres fragiles. Ces deux catégories pratiqueront une gymnastique "utilitaire" - précurseur de l'hébertisme - mais une gymnastique adaptée aux nécessités du monde moderne ; non seulement on apprendra à courir, sauter, lancer, nager, mais encore à piloter un vélo-pède, une automobile, un aéronef. Le scoutisme sera développé: Coubertin admire Baden-Powell.

Coubertin et les questions de société

La question sociale et sa solution "eurythmique"

2 - Le sport, moyen d'éducation physique et morale : Après avoir été "déboursé" (sic), l'adolescent pourra aborder la lutte sportive, aller jusqu'à l'extrême, et même jusqu'au risque: c'est la loi même du sport. Coubertin pense que le sport doit être réservé à l'éphébie masculine. S'en excluent les moins forts physiquement: la femme et l'enfant.

3 - L'éducation intellectuelle : Le muscle doit toujours rendre les armes à l'esprit, même s'il contribue hautement (surtout les sports athlétiques et le football) à développer des qualités intellectuelles d'ordre et de clarté. Car, pour Coubertin, le grand problème est "une sorte d'encombrement qui empêche (le jugement naissant) de s'exercer librement". (Notes sur l'Éducation Publique - Page 43). Il importe donc que l'adolescent, "équation du problème", se sente solidaire du passé (et de sa culture), mais en outre, se situe dans la société, comme il doit se situer dans le monde. De là, dans "L'Analyse Universelle", le souci de faire acquérir l'essentiel, sous le fort symbolisme du "Flambeau à dix branches" ; Dix branches de l'arbre de la connaissance où les sciences humaines (histoire, sociologie, géographie, biologie, économie, initiation "à la production et à la circulation des richesses"), seront enseignées au collégien ainsi que les sciences exactes (dont l'astronomie, qui conduit aux mathématiques).

4 - Concurrément, découlant de cette vision existentielle, Coubertin, veut que le "respect mutuel" - titre d'un opuscule (1915) en pleine guerre ! - beaucoup plus positif que la tolérance, enseigne à tous les jeunes Français le respect des croyances et des comportements culturels d'autrui ainsi que des autres nations: l'homme n'est digne que dans la mesure où il est moral.

Tout jeune, Coubertin a été traumatisé par les incendies de la Commune, visibles de la Vallée de Chevreuse où la famille s'est réfugiée dans le domaine familial. Rue Oudinot, dans les salons parisiens de ses parents, il a souvent frémi à l'évocation des exactions des communards - (De celles des Versaillais, on ne saurait en parler).

Comme tous les siens, enfant, il a craint "le grand soir", où déferlerait sur le "Faubourg" la meute des socialistes et des sans-Dieu. La question sociale est donc un problème politique majeur pour Coubertin. Il tentera d'y répondre de deux façons : D'une part, sans pour autant biffer le concept de classe, il en appelle, avec Frédéric Le Play (1806-1882), l'un de ses mentors intellectuels, au devoir de patronage - pour le chef de fabrique - et d'obéissance - pour l'ouvrier. C'est un paternalisme sans fards. Mais, d'autre part, Tocqueville (qu'il lit constamment), Albert Sorel, et les Leroy-Beaulieu, ses professeurs de Sciences-Po, lui ont très vite montré quels rouages complexes entraînaient les sociétés modernes. Dès lors, un postulat s'impose. Le prolétariat (qu'il appelle le "4e Etat") étant le nombre, et la démocratie libérale obéissant toujours à la loi du plus grand nombre, il importe de favoriser l'accession politique du 4e Etat en élevant, par l'éducation, son niveau culturel. De même que l'eurythmie, ce rare accord d'équilibre tendu (fervent) entre le corps, l'esprit et l'âme, permet à l'homme d'accéder à

Coubertin et les questions de société

l'état de sagesse, de même l'eurythmie sociale permettra aux diverses classes de se comprendre et d'élaborer un projet commun de société. C'est la recherche du consensus social. Coubertin, ce faisant, s'affirme homme du centre. Cette ligne politique directrice, non exempte d'utopie stratégique et de naïveté tactique, est lisible au travers de toutes les initiatives et créations pédagogiques coubertiniennes.

1890 - Appel pour la création d'un Enseignement Universitaire Ouvrier

Coubertin s'adresse à Lavisse, Renan, Jaurès, Gréard, etc. L'époque est favorable à une telle initiative d'éducation populaire (création de la ligue Française de l'Enseignement, par Jules Macé), du Sillon (par Marc Sangnier). Mais Coubertin va plus loin que tous: il faut décomplexer l'ouvrier face à l'instruction: les ouvriers créeront et géreront eux mêmes leurs propres universités.

1917 - Institut Olympique de Lausanne

Réservé aux prisonniers de guerre français et belges, internés en Suisse durant la guerre mondiale, Coubertin y met au point les principes de l'Université Ouvrière. Il en résulte des "leçons de pédagogie sportive" élémentaires (mais adaptées) et, surtout, une réflexion approfondie sur l'éducation "eurythmique" et la place du sport dans l'éducation, non plus seulement du collégien, mais de l'homme jeune adulte.

1924 - Conférence sur le rôle de la Cité moderne

Coubertin réunit à Ouchy (Lausanne), du 14 au 17 septembre 1926, des délégués venus de France, Amérique, Allemagne, Tchécoslovaquie, Suède, Belgique, etc. On y discutera de la place du sport et de la culture (des arts populaires) dans la vie de la cité. A l'école du municipalisme helvétique, Coubertin préconise une vie sociale conviviale, qui s'appuierait sur deux grands pôles: le gymnase municipal, "rénové de l'antique", où libéré de "l'insupportable bureaucratie" des institutions fédérales, tout citoyen aura accès gratuit à tous les sports. C'est le sport pour tous. Et, d'autre part, l'Université Ouvrière, préfiguration des maisons de la culture où, comme hier, sous les portiques, jeunes et vieux se rencontreront, s'imprégneront d'une même culture, écouteront les leçons de l'expérience et puiseront dans des bibliothèques, ouvertes, toute la sagesse du monde. Ainsi, selon Coubertin, l'épineuse question sociale, toujours présente, trouvera une solution eurythmique heureuse.

L'Union Pédagogique Universelle (U.P.U.)

et le Bureau International de Pédagogie Sportive (B.I.P.S.)

L'U.P.U., créée en 1925 (et dissoute en 1930), en vue de diffuser un message de compréhension internationale et de paix, et le B.I.P.S. (1928) chargé de porter remède aux maladies chroniques du sport : commercialisation, chauvinisme, xénophobie, n'ont pas d'autre raison d'être que de faire face aux problèmes de société, que d'aider à promouvoir une terre majeure, consciente de son unicité, porteuse de culture universelle et de paix. Tout Coubertin est dans cet espoir et cette vivifiante et ultime utopie.